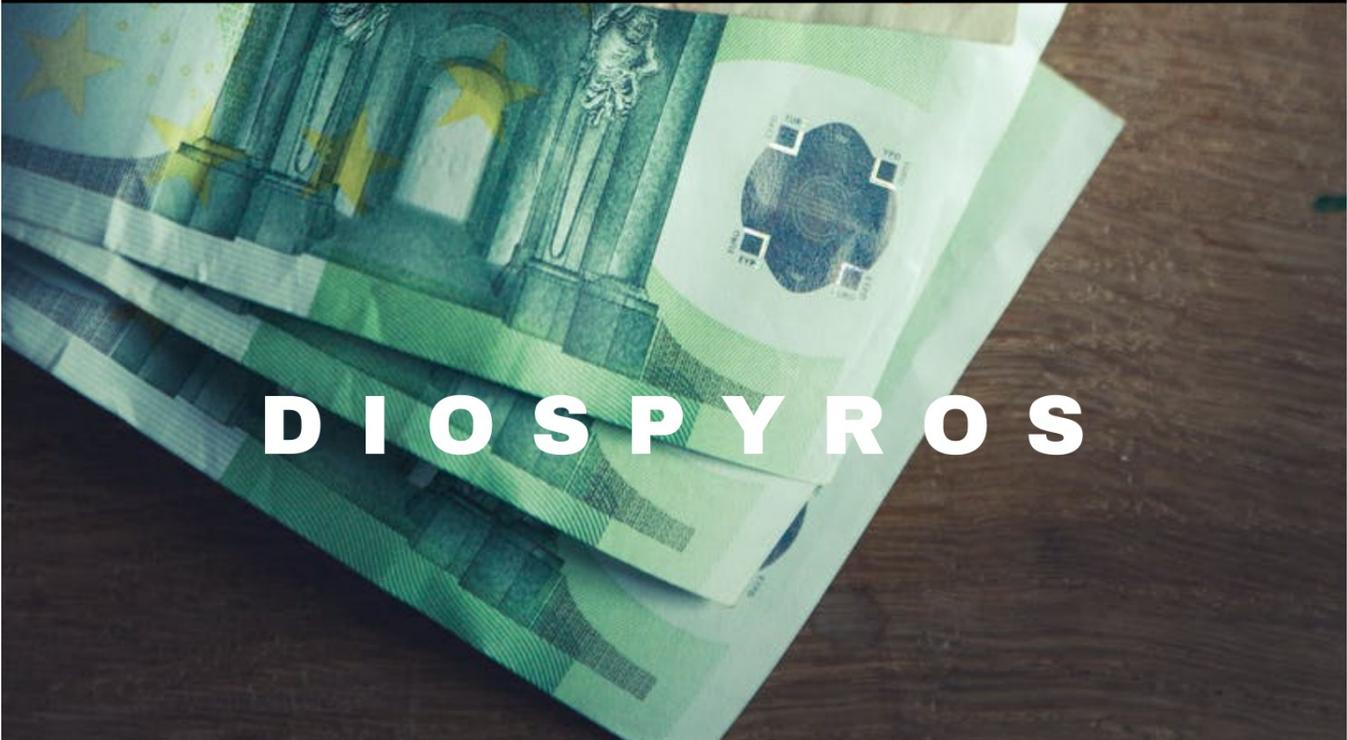




L'orgueil se paie cash

**I L S N E
F A I S A I E N T P A S
Q U E
R E M P A I L L E R
D E S C H A I S E S**



D I O S P Y R O S

Diospyros

Ils ne faisaient pas que
rempailler des chaises
L'orgueil se paie cash

© Diospyros, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7651-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Ce livre est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec la réalité est à imputer à cette dernière. »

Jorge Volpi

« *Les scrupules sont fils de l'orgueil le plus fin* »

Saint-François de Sales

Rémy sur le sentier de la guerre ...

Dimanche 9 février, 23h35, Paris 8e

Cela fait seulement vingt minutes que le moteur est coupé et je sens de nouveau le froid qui commence à m'engourdir. Je le fais tourner régulièrement, histoire de renouveler un peu l'air, d'écouter les infos, et de faire chauffer le siège en cuir tandis que la climatisation, réglée au maximum, chasse la buée des vitres. Puis je le coupe et je vois combien de temps je tiens avant que l'inconfort ne l'emporte. Je n'y avais jamais songé avant, mais détective privé, c'est vraiment un sale métier. Cela ne fait que quarante-huit heures que je m'y essaie et déjà le côté exotique et excitant de la chose me paraît largement surfait. Les sandwiches, les miettes partout, les jambes qui fourmillent à force de rester assis dans la voiture, ou debout dans l'embrasure sombre d'une porte cochère, ce n'est pas ma vision du confort. Manifestement, l'hiver on a toutes les chances de mourir de froid à rester ainsi immobile durant des heures ; et l'été, je suppose qu'on suffoque et qu'on meurt de déshydratation, coincé dans sa voiture ou derrière un journal sur un banc. Si vous ajoutez à cela qu'on ne peut pas aller pisser quand on veut ni fermer les yeux quand on veut, on est plus proche de l'esclavagisme et de la monotonie d'un travail de bureau que de la vie aventureuse et épanouissante de l'intrépide enquêteur des séries télé. Le mythe en prend un sérieux coup.

Une ombre passe dans mon champ de vision. J'essaie de disparaître dans l'obscurité de l'habitacle. Jouer les Columbo avec ma propre voiture n'est probablement pas la meilleure idée que j'ai eue. Je suppose que si devais renouveler l'expérience, je commettrais moins d'erreurs. Mais je suis chef d'entreprise moi. Normalement, cette mission d'espion-enquêteur, c'est temporaire, parce que vu les circonstances, je n'ai pas l'intention de renouveler l'expérience ! Je me tasse un peu plus dans le siège de ma berline. Encore une erreur de débutant. J'avais toujours pensé que dans les rues calmes et chics du 8e arrondissement il ne se passait jamais rien, mais à voir les créatures qui y déambulent parfois la nuit, je révise mon jugement.

Après plus de quinze heures cumulées de planque, comme on dit dans le jargon du métier, Anne ma sœur Anne, je ne vois toujours rien venir à part le jour qui va finir par se lever et moi par aller me coucher. Je lève une fois encore les yeux vers le quatrième étage du bel immeuble haussmannien de l'autre côté de la rue. Si mes extrapolations sont bonnes, c'est l'appartement qui fait l'angle, avec le balcon filant et les hautes fenêtres. Acheté ou loué, il doit coûter une fortune. Moi, je suis bien placé pour savoir combien ça rapporte d'être plus malin que ceux qui se pensent très malins ! Deux fenêtres sont toujours éclairées, elles l'étaient déjà quand je suis arrivé, il y a cinq heures, alors que le jour n'était pas encore tombé et j'en ai vraiment ras le bol d'attendre.

Je regarde ma montre. 23h47. Ces trois derniers jours m'ont au moins confirmé que ma cible est un bon père de famille, même si ce n'est pas celui que j'imaginai. Alors normalement, ce n'est pas maintenant qu'il va sortir. De toute façon, ça changerait quoi ? À ce stade, je n'ai aucune envie de me retrouver face à lui. Je n'ai rien préparé, rien à lui dire, à part peut-être l'insulter. Ce serait dommage. Tout cela mérite mieux, tellement mieux. Une fois encore, Sophie avait raison. Cette histoire frôle le délire du début à la fin. En homme raisonnable, je ferais mieux d'aller voir la police et tant pis pour les conséquences fiscales. Je paierais ce que je dois et puis basta. La vie, c'est ça, non ? Des leçons qu'il faut avoir l'intelligence de digérer. Et puis, à un million deux cent mille euros l'arnaque, je ne vois pas ce que je risque finalement de plus. Quand on vient de déclarer la guerre à un gang de gitans, la perspective de négocier avec le fisc français vous ferait presque miroiter les délices de discussions élégantes et honnêtes entre gens bien éduqués. Je vais devoir trouver une autre solution parce que ce qui est sûr, c'est que je n'abandonnerai pas. Et je n'irai pas non plus me rendre au fisc.

Du tapis à l'escroquerie...

Dix ans plus tôt

Devant moi, dans la lumière pâle de cet après-midi de novembre, s'affiche la mine joviale d'un homme qui m'indique vendre des tapis aux particuliers. Un camelot, peut-être même un voleur venu faire du repérage, me dis-je, prêt à refermer la porte sur une formule de politesse. Mais avec sa bonne tête et son sourire sympathique, il a l'expérience de ce genre de réaction et désamorce avec une bonhomie communicative ce premier mouvement de recul.

Ses tapis anciens sont remarquables et selon lui, je n'ai rien d'autre à faire que de les regarder, de profiter du plaisir de leur beauté et de découvrir ce monde merveilleux et inconnu. C'est garanti par la maison Levertin père et fils, ensuite il repartira si je le souhaite. Je suis joueur, j'ai un peu de temps, cela me fera une pause distrayante et une expérience : voilà quelqu'un au moins qui ne me prend pas pour un lépreux à fuir de toute urgence, en tout cas pour l'instant.

Et puis, à tourner en rond entre les enfants à prendre à l'école, le suivi de l'actualité économique, et la lecture des offres d'emploi, je suis heureux d'avoir un peu de distraction. J'espère juste que ce bonimenteur sera assez doué pour que l'exercice soit de qualité.

Quand j'ai fêté mes trente-deux ans, il y a trois mois, j'occupais le poste de contrôleur de gestion dans un groupe international d'informatique. Certains ont pu dire que j'étais une grande gueule aux dents longues, mais sans fausse modestie, ce n'est pas du tout ça. Je reconnais volontiers que j'ai un caractère affirmé et volontaire qui m'incite à partager mes idées, mais je le fais toujours avec l'intention sincère et honnête que mon enthousiasme serve le bien collectif. C'est à mon sens une posture saine. Un point de vue qui manifestement ne rejoignait pas celui de Jacques, mon responsable hiérarchique et mon ami en dehors des heures ouvrées, qui y a vu une ombre potentielle pour sa propre carrière. Les choses se sont emballées selon un schéma sans grande originalité : malentendus, crispations, le ton qui monte de plus en plus souvent, et puis, irrémédiable incompréhension et un dialogue qui devient impossible. Et donc

chômage. Un licenciement ceci dit négocié avec assez d'intelligence pour me permettre de rechercher sereinement un nouvel emploi tout en maintenant le confort de vie que je souhaite garantir à Sophie et aux enfants.

Mais peu importe le contexte, peu importe le préjudice que j'ai subi, le mot a été lâché dans mon entourage : je suis un chômeur. Et il ne m'a pas fallu plus d'une dizaine de jours pour comprendre qu'au-delà des belles paroles affichées en société, c'est officiel, la solidarité et la compassion ne sont pas les sentiments les plus spontanément partagés. Deux petites semaines à l'issue desquelles je suis devenu un paria contagieux, qui va soit vous porter la poisse soit solliciter un prêt d'argent. Je suis parfois tenté de mettre mes voisins et amis face à cette hypocrisie qui leur fait détourner le regard, mais non. Je suis au-dessus de ces mesquineries et je préfère concentrer mes efforts et mon attention dans une démarche proactive.

Curieux donc de voir comment l'homme réagira, je lui précise d'emblée qu'étant chômeur, je ne suis pas du tout client. Cela ne semble pas le décourager : à l'entendre, le monde rare et précieux des tapis anciens mérite que l'on s'y intéresse pour leur seule beauté. Sur le premier, qu'il déroule sous mes yeux dans l'entrée de la maison, une tribu du Caucase a chanté sa gloire, sa dignité, ses combats et ses victoires, dans les teintes chaudes d'un feu qui réchauffe le groupe rassemblé après la chasse et la bataille. Chaque tapis est une pièce unique, me précise Claude Levertin, chargée d'émotion et de vécu, tissée avec soin et amour. Dans un geste sûr, un second tapis claque et cette fois c'est un moelleux goudron d'Iran où des oiseaux de paradis égayent les branches d'un arbre de vie richement orné. Puis viennent un jardin et les dômes bleutés d'une mosquée.

Charmé par la voix et les connaissances du vendeur, je profite du moment et me laisse bercer par les explications. En conteur passionné et passionnant, Claude Levertin me dévoile les subtilités du travail des artisans et les points en fibre de coton et de laine, noués un à un à la main durant de longs mois par les femmes de la tribu.

J'en ai assez entendu, on ne va pas y passer deux heures non plus. Alors je le félicite pour son éloquence et ses produits, et m'apprête à les raccompagner à la porte, lui et ses tapis.

— Merci pour ces compliments, mais vous savez, c'est un art passionnant et

qui véhicule de riches cultures. Comment ne pas s'attacher à ce merveilleux métier ? Mon père m'a transmis sa vocation et vous voyez, je n'ai pas pu résister.

Il me jette un regard et un sourire sincère illumine son visage.

— Je vois que vous aussi vous admirez la richesse des coloris et des motifs. Et bien voyez-vous, monsieur, c'est un plaisir de rencontrer une personne réceptive et sensible à l'art traditionnel. Je suis curieux d'avoir votre sentiment réel sur ces tapis. Que pensez-vous d'eux ?

Je souris, amusé par la flatterie. Me croit-il assez naïf pour ne pas voir les ficelles de sa stratégie ? Flatter l'ego de votre interlocuteur pour mieux l'attirer dans vos filets, un grand classique ! Pourtant, c'est vrai qu'ils sont beaux ses tapis, ça crève les yeux même pour un néophyte comme moi. Je ne suis pas à dix minutes près, alors autant finir la partie.

— Ce sont de belles pièces, mais j'imagine que leur prix de vente est élevé. De toute façon, vous savez, quelles que soient la qualité de vos explications et l'appréciation sincère que je puisse en faire, je vous le redis, il ne me paraît pas raisonnable, aujourd'hui, de me porter acquéreur d'un de vos magnifiques tapis.

— Oui, oui, c'est certain, je suis bien conscient des circonstances. Vous savez, vous n'êtes pas le seul, j'ai plusieurs clients dans votre situation. Moi-même j'affronte chaque jour un contexte économique délicat et je méprise les gens de ma profession qui abusent de la fragilité émotionnelle de leurs interlocuteurs. C'est si facile ! Je vous dis ça, et ce qui est terrible, c'est que c'est justement le discours que vous tiendrait n'importe quel bonimenteur sans scrupule. Mais... un tapis n'est pas un objet aussi anodin qu'il y paraît. C'est un peu l'âme d'un lieu, en plus d'être une très belle parure pour votre intérieur, quand ils sont aussi beaux que ceux-ci. Tenez, laissez-moi juste vous en présenter un dernier, d'une grande finesse et de petite dimension. Je suis convaincu que vous ne resterez pas insensible à son charme.

Levertin file vers sa voiture pour revenir avec ledit tapis avant que je n'aie eu l'occasion d'émettre la moindre parole ni de le freiner dans son élan.

Je suis tombé sur une sangsue, me dis-je, et ce qui ne devait être qu'une distraction risque de perdre de sa saveur. L'agacement me gagne un peu tandis que l'homme me vante donc les beautés de son petit tapis de prière, qui, je dois